



**HAL**  
open science

# Mirabeau tribun, Mirabeau intime : regards flaubertiens croisés

Stéphanie Dord-Crouslé

► **To cite this version:**

Stéphanie Dord-Crouslé. Mirabeau tribun, Mirabeau intime : regards flaubertiens croisés. Cahiers Flaubert Maupassant, 2023, 42 - Hors-série n°2 - Flaubert politique, sous la dir. de Yvan Leclerc et François Vanoosthuyse, pp.107-122. halshs-04213197

**HAL Id: halshs-04213197**

**<https://shs.hal.science/halshs-04213197>**

Submitted on 22 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Flaubert

## POLITIQUE

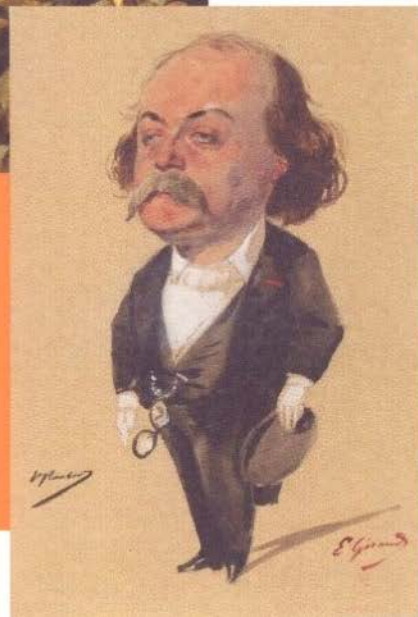
1830

1848

1851

1870

1871



*sous la direction de  
Yvan Leclerc et  
François Vanoosthuyse*



Cahiers  
Flaubert  
Maupassant | 42

---

# Parcours

91 Jacques Neefs  
**Politique, religion, barbarie :  
l'Antiquité de Flaubert**

107 Stéphanie Dord-Crouslé  
**Mirabeau tribun, Mirabeau intime :  
regards flaubertiens croisés**

123 Jean-Marc Hovasse  
**« Pourquoi la politique ? » Flaubert lecteur  
de Victor Hugo en exil à Jersey**

141 Jordi Brahamcha-Marin  
**« Le Sentiment est tout, le droit rien ! » :  
Flaubert contre la Commune**

## Mirabeau tribun, Mirabeau intime : regards flaubertiens croisés

STÉPHANIE DORD-CROUSLÉ

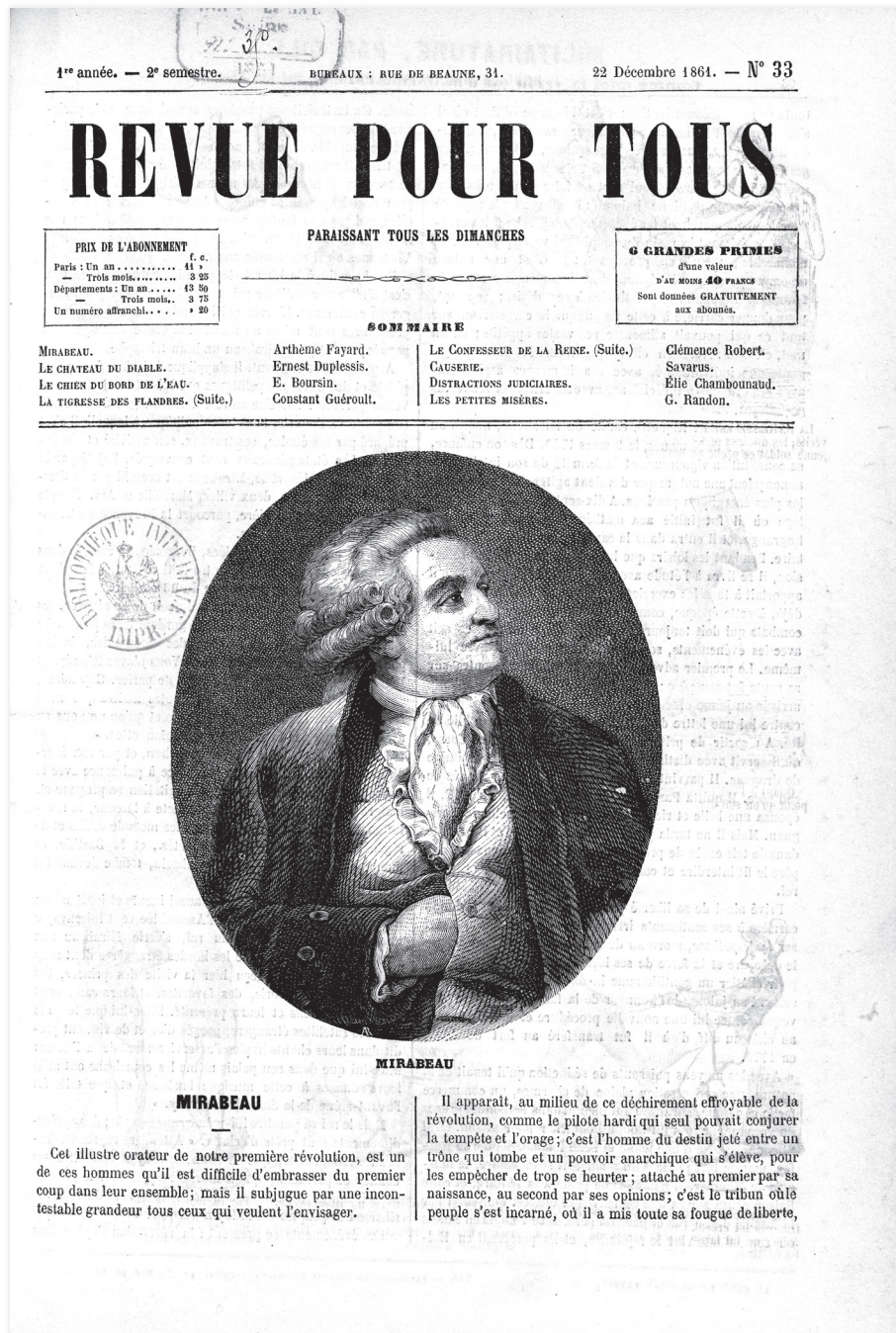
CHARGÉE DE RECHERCHE CNRS  
UMR 5317 IHRIM

Le 22 décembre 1861, en lien avec l'actualité éditoriale, un numéro de l'éphémère *Revue pour tous*, s'ouvrant sur une gravure et une biographie de Mirabeau<sup>1</sup>, évoquait les diverses facettes de « cet illustre orateur de notre première révolution » tel qu'il habitait alors la mémoire collective, à une époque où, comme l'écrivait Chateaubriand :

Mirabeau a déjà subi la métamorphose qui s'opère parmi ceux dont la mémoire doit demeurer; porté du Panthéon à l'égoût, et reporté de l'égoût au Panthéon, il s'est élevé de toute la hauteur du temps qui lui sert aujourd'hui de piédestal. On ne voit plus le Mirabeau réel, mais le Mirabeau idéalisé, le Mirabeau tel que le font les peintres, pour le rendre le symbole ou le mythe de l'époque qu'il représente : il devient ainsi plus faux et plus vrai<sup>2</sup>.

Ce « Mirabeau idéalisé » est celui dont Flaubert a également contribué à définir les traits – quoique de manière détournée car le tribun n'apparaît jamais directement dans ses textes de fiction<sup>3</sup> si ce n'est sous la forme d'un modèle à imiter. Pour donner consistance à cette figure haute en couleurs et à

- 1 Arthème Fayard, « Mirabeau », *Revue pour tous*, 1<sup>re</sup> année, n° 33, 22 décembre 1861, p. 97-99, <https://books.google.fr/books?id=AZBEAAAACAAJ&pg=PA97>.
- 2 *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Maurice Levaillant et Georges Moulinier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1948, t. I, p. 179. On se reportera aussi à l'article toujours éclairant de Raymond Trousson : « Mirabeau vu par les écrivains romantiques » (*Dix-huitième Siècle*, n° 20, 1988, p. 415-430).
- 3 Dans son *Étude sur Rabelais*, le jeune Flaubert cite cependant le tribun révolutionnaire au nombre des « démolisseurs de têtes » (avec Robespierre) qui font pendant aux « démolisseurs de croyances » (Luther et Rabelais) du xv<sup>e</sup> siècle (éd. Guy Sagnes, dans les *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001, t. I, p. 528). Et, plus tard, Flaubert a épinglé dans son catalogue des « idées chic » une citation approximative tirée d'une lettre du marquis de Mirabeau, père du tribun : « pauvre oiseau effarouché entre quatre tourelles » (BM de Rouen, g227 f° 2; voir ci-dessous n° 16, [https://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g227\\_f\\_002\\_r\\_\\_\\_\\_trn](https://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g227_f_002_r____trn)), que l'on retrouve très fréquemment dans les écrits contemporains. Voir, par exemple, dès 1834 chez Hugo : « Il est aussi entrant



la verve non pareille, l'écrivain a compulsé les écrits et les récits de la période révolutionnaire. L'accès à la documentation ainsi constituée est malheureusement aujourd'hui encore en grande partie impossible aux chercheurs<sup>4</sup>. C'est pourquoi la réapparition de trois pages de notes de lecture, inédites, est un événement considérable. Ces notes portent cependant sur un Mirabeau moins connu, celui de la sphère privée, dont on ne s'attendrait pas forcément d'ailleurs à ce qu'il ait intéressé Flaubert<sup>5</sup>. Cette dimension intime a pourtant contribué à complexifier la figure de l'homme politique dans l'imaginaire flaubertien. Et elle vient éclairer d'un jour nouveau et singulier tout un pan de l'ultime entreprise de l'écrivain que fut la préparation du second volume de *Bouvard et Pécuchet*.

## Les manifestations du tribun

Aucun roman de Flaubert ne se déroule durant la (grande) Révolution. La figure du tribun Mirabeau n'aurait donc aucune raison d'être convoquée si les aspirants révolutionnaires du siècle suivant – qui, eux, peuplent les œuvres de l'écrivain – n'avaient passé leur temps à s'identifier voire à singer leurs prédécesseurs dans un mouvement d'imitation propre – selon Flaubert

---

que j'étais farouche, dit le père, qui n'avait jamais voulu s'enversailier, lui, "oiseau hagard dont le nid fut entre quatre tourelles"» (« Sur Mirabeau », *Littérature et philosophie mêlées*, dans les *Œuvres complètes*, sous la dir. de Jean Massin, Le Club français du livre, 1967, t. 5, p. 215); évidemment dans les *Mémoires d'outre-tombe*: « Cependant Mirabeau ne manquait pas d'orgueil; [...] il était épris de sa naissance: oiseau hagard, dont le nid fut entre quatre tourelles, dit son père » (éd. citée, p. 177); en 1850 chez Dumas (*Histoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette*, Dufour et Mulat, 1853, t. I, p. 175); et encore chez Sainte-Beuve: « Son père, qui l'a si bien connu, persécuté, maudit, haï, et finalement salué et admiré, son père disait de lui: "il est bâti d'une autre argile que moi, oiseau hagard dont le nid fut entre quatre tourelles" » (*Causeries du lundi*, 3<sup>e</sup> éd., Garnier frères, 1859, t. IV, p. 33).

<sup>4</sup> Voir plus bas.

<sup>5</sup> Flaubert tient cependant indirectement à Mirabeau par quelques traits biographiques. D'abord, il a pu entendre parler du tribun par sa maîtresse Louise Colet dont le grand-père, Jean-Baptiste-Benoît Le Blanc, dit Le Blanc de Servanes, fut un ami du noble révolutionnaire (Joseph F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, Connecticut, Yale University Press, 1937, p. 357). Louise lui avait consacré, avant sa rencontre avec Flaubert, un récit romancé intitulé *La jeunesse de Mirabeau* (Dumont, 1841, <https://books.google.fr/books?id=V9U7AAAAMAAJ>). D'après Albert Angot (*Un ami de Gustave Flaubert: Louis Bouilhet. Sa vie – ses œuvres*, Dentu, 1885, p. 13), le grand-père de Louis Bouilhet, un certain Pierre Hourcastremé, fut lui aussi en relation avec Mirabeau. Mais il était décédé avant la naissance de son petit-fils qui insiste d'ailleurs auprès de Flaubert (voir sa lettre du 12 juillet 1862) pour que son aïeul ne soit pas mentionné dans le discours rédigé pour Alfred Nion au moment où l'Académie de Rouen décerne une médaille au poète (sur cet épisode, voir *Pour Louis Bouilhet*, éd. Alan Raitt, University of Exeter Press, 1994, p. IX-XVII). Sauf indication contraire, toutes les lettres citées le sont d'après l'*Édition électronique de la correspondance de Flaubert*, par Yvan Leclerc et Danielle Girard, université de Rouen Normandie, 2017, <https://flaubert.univ-rouen.fr/œuvres/correspondance>.

ou Michelet<sup>6</sup> – aux hommes de 1848<sup>7</sup>. Le processus en est précisément décrit par le narrateur dans *L'Éducation sentimentale* à propos de Sénécals, inflexible président du club de l'Intelligence: « comme chaque personnage se réglait alors sur un modèle, l'un copiant Saint-Just, l'autre Danton, l'autre Marat, lui [Sénécals], il tâchait de ressembler à Blanqui, lequel imitait Robespierre<sup>8</sup>. » Deslauriers, l'ami de Frédéric Moreau, se définit quant à lui sans cesse par rapport à Mirabeau. Dès sa première apparition, il rapproche les difficultés qu'il rencontre avec son « filou de père » (à qui il compte bien faire « rendre gorge ») des avanies subies par le futur orateur en raison des lettres de cachet paternelles. Aussi Deslauriers reconforte-t-il le craintif Frédéric en l'assurant que « [d]e très grands particuliers ont eu des commencements plus difficiles, à commencer par Mirabeau<sup>9</sup> ». Mais au-delà de cette convergence biographique circonstancielle, c'est le statut d'orateur reconnu et admiré que Deslauriers aspire à partager avec Mirabeau: il voudrait manier la parole, agir sur les foules, comme y excellait le tribun révolutionnaire. Il s'emploie donc à le copier et s'entraîne à devenir orateur devant le maigre public que lui offre la réunion de quelques amis chez Frédéric:

Le futur Mirabeau épanchait ainsi sa bile, largement. Enfin, il prit son verre, se leva, et, le poing sur la hanche, l'œil allumé:  
— Je bois à la destruction complète de l'ordre actuel, c'est-à-dire de tout ce qu'on nomme Privilège, Monopole, Direction, Hiérarchie, Autorité, État! et, d'une voix plus haute: que je voudrais briser comme ceci! en lançant sur la table le beau verre à patte, qui se fracassa en mille morceaux.  
Tous applaudirent, et Dussardier principalement<sup>10</sup>.

Deslauriers expérimente le pouvoir que confère la maîtrise du verbe. Néanmoins, il officie en un lieu qui n'a aucun caractère politique: il se trouve dans un cercle amical privé et non devant une assemblée publique. En outre, il lui faut véritablement joindre le geste – violent (briser un verre) – à la parole pour obtenir l'efficace du discours. L'avocat échoue donc à égaler son modèle. Et il n'en retient finalement que les côtés les moins glorieux, lorsque dépité par son expérience de préfet ratée, il en vient à fustiger la versatilité du peuple et à dénoncer ses exigences de moralité qu'il est loin de s'appliquer à lui-même:

---

<sup>6</sup> « Ces débats se mêlaient à l'actualité. On s'identifiait à ces lugubres ombres. L'un était Mirabeau, Vergniaud, Danton, un autre Robespierre » (Michelet, « Introduction », *Histoire de la Révolution française*, éd. Paule Petitier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2019, t. I, p. 10).

<sup>7</sup> Voir Dolf Oehler, « Quatre-vingt-neuf en quarante-huit: du parallèle révolutionnaire à une vision de la modernité », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 4/5, 1990, p. 739-747, <https://www.jstor.org/stable/40530118>.

<sup>8</sup> *L'Éducation sentimentale*, éd. Stéphanie Dord-Crouslé, Flammarion, GF, 2013, p. 406-407.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 212-213.

Ah! j'en ai assez de ces cocos-là, se prosternant tour à tour devant l'échafaud de Robespierre, les bottes de l'Empereur, le parapluie de Louis-Philippe, racaille éternellement dévouée à qui lui jette du pain dans la gueule! On crie toujours contre la vénalité de Talleyrand et de Mirabeau; mais le commissionnaire d'en bas vendrait la patrie pour cinquante centimes, si on lui promettait de tarifier sa course à trois francs! Ah! quelle faute! Nous aurions dû mettre le feu aux quatre coins de l'Europe<sup>11</sup>!

Deslauriers ne parviendra jamais à égaler les talents oratoires de Mirabeau. Il ne partage finalement avec lui que des rapports conflictuels avec la figure paternelle et d'avoir subi un revirement de la gratitude populaire. Mais ce revers n'a affecté l'illustre devancier que *post-mortem*, lorsqu'il a été brutalement extrait du Panthéon, tandis que son pâle imitateur en a reçu la cruelle blessure narcissique de son vivant – ce qui explique l'extrême amertume dont il fait montre.

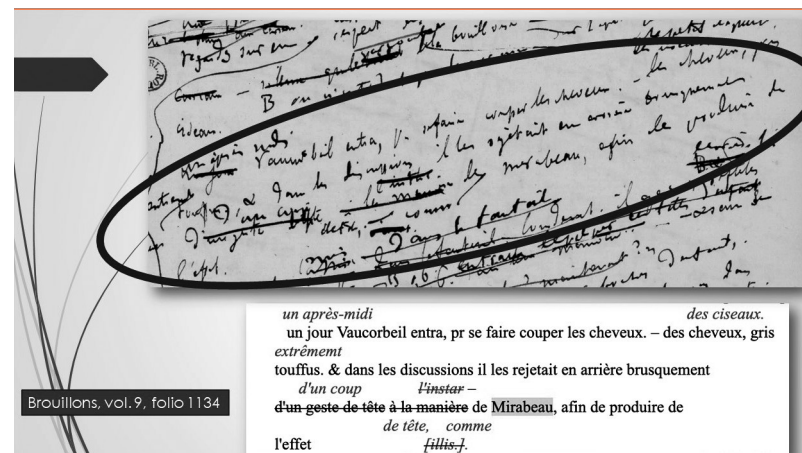
Dans la version finale de *Bouvard et Pécuchet*, le nom de Mirabeau n'apparaît pas. En revanche, il est cité à plusieurs reprises dans les brouillons<sup>12</sup>, d'abord comme exemple d'éloquence à imiter, puis au nombre des « vendus » – avec Marat et Lafayette, et enfin en raison du geste caractéristique que le tribun accomplissait à la tribune pour faire valoir son abondant système capillaire : ce « mouvement à la Mirabeau » (immortalisé en particulier par Chateaubriand<sup>13</sup>) est attribué au médecin Vaucorbeil dans la genèse de l'épisode portant sur la physiognomonie. Alors que Bouvard et Pécuchet examinent à Chavignolles les crânes d'enfants qui ont été amenés par leurs parents dans la boutique du coiffeur, Vaucorbeil y entre un après-midi pour se faire couper les cheveux, « des cheveux gris extrêmement touffus », qu'il a l'habitude d'utiliser pour appuyer ses propos. Flaubert l'explique dans un brouillon : « dans les discussions [Vaucorbeil] les rejetait en arrière brusquement d'un geste de tête à la manière de Mirabeau, afin de produire de l'effet<sup>14</sup> ».

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 484.

<sup>12</sup> *Les manuscrits de Bouvard et Pécuchet. Édition électronique du manuscrit intégral de Bouvard et Pécuchet, premier volume*, sous la dir. d'Yvan Leclerc et Danielle Girard, en ligne sur le site du Centre Flaubert de l'université de Rouen, 2013, [https://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/index\\_des\\_mots\\_liste.php?corpus=pecuchet&act=E&nb=12&mot=mirabeau](https://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/index_des_mots_liste.php?corpus=pecuchet&act=E&nb=12&mot=mirabeau).

<sup>13</sup> « La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse » (Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. citée, t. I, p. 176). Sainte-Beuve, quant à lui, rapporte que sa « chevelure immense était douée d'une telle vitalité, que vers la fin, dans ses maladies, le médecin, avant de lui tâter le pouls, demandait en entrant au valet de chambre comment était ce jour-là la chevelure de son maître, si elle se tenait et frisait d'elle-même, ou si elle était molle et rabattue? » (*Causeries du lundi*, éd. citée, p. 4).

<sup>14</sup> Brouillons, vol. 9, f° 1134, <https://flaubert.univ-rouen.fr/manuscrits/manuscrit-de-bouvard-et-pecuchet/bouvard-et-pecuchet/brouillons-9/folio-1134/>.



Dans ces deux romans « modernes » de Flaubert, Mirabeau apparaît donc comme un modèle absent, une référence historique désirable dont les personnages essaient vainement de s'amalgamer la substance. Pour ce faire, ils reproduisent des traits perçus comme caractéristiques et porteurs de sens par ceux qui s'emploient à rejouer la grande Révolution, alors qu'ils ne sont que des épiphénomènes.

## Les lacunes de la documentation

Cette « présence absente » ne résulte pas d'une insuffisance de connaissances ou d'une indifférence de la part de Flaubert – au contraire. La période révolutionnaire a toujours suscité l'intérêt de l'écrivain : « C'est un gouffre qui m'attire », écrit-il à George Sand alors qu'il commence à entrevoir la fin de *L'Éducation sentimentale*. En outre, il a relevé des correspondances évidentes et des filiations innombrables entre la Révolution de 89 et celle de 1848, qu'il explique par une intime et identique innutrition catholique :

La doctrine de la Grâce nous a si bien pénétrés que le sens de la justice a disparu. Ce qui m'avait effrayé dans l'histoire de 48 a ses origines toutes naturelles dans la Révolution – qui ne s'est pas dégagée du Moyen-Âge, quoi qu'on die. J'ai retrouvé dans Marat des fragments entiers de Proudhon (sic) et je parie qu'on les retrouverait dans les prédicateurs de la Ligue<sup>15</sup>.

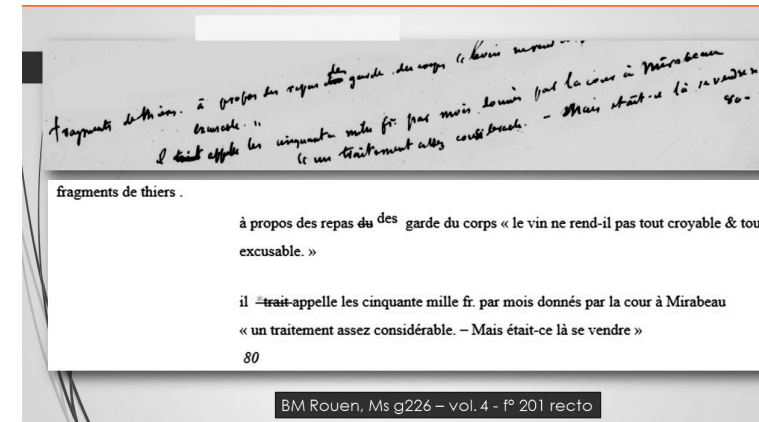
Or cette affirmation est fondée sur les volumineuses lectures auxquelles Flaubert a procédé pour *L'Éducation sentimentale*. Par exemple, il écrit à Jules Michelet le 2 février 1869 : « J'ai lu, cet hiver, au coin de mon feu, quatorze volumes de l'*Histoire parlementaire*. Ce qui m'a fait relire pour la sixième ou septième fois votre *Révolution*. »

<sup>15</sup> Lettre de Flaubert à George Sand, 31 octobre 1868, *Corr.*, t. III, p. 820.

Toutes ces lectures qu'il reprendra et complètera plus tard, en vue de la rédaction du quatrième et du sixième chapitre de *Bouvard et Pécuchet*, ont donné lieu à des prises de notes extensives. Ces pages, pour l'essentiel, ont été données par la nièce de l'écrivain à la bibliothèque municipale de Rouen où elles sont toujours conservées<sup>16</sup>. Il en va ainsi des dossiers intitulés « Journaux », « République de 1848 » ou « Socialisme ». Malheureusement, le dossier intitulé « Histoire » n'en fait pas partie. Pour une raison inconnue, Caroline Franklin Grout l'a conservé, comme le dossier « Littérature – esthétique<sup>17</sup> », jusqu'à sa mort, en 1931, dans sa villa d'Antibes. Depuis cette date, le dossier « Histoire » réapparaît sporadiquement, au gré des ventes publiques : d'abord à la vente après-décès<sup>18</sup> qui s'est tenue à Drouot en novembre 1931 ; puis, lors d'une nouvelle vente à Drouot<sup>19</sup>, cinquante ans plus tard, le 1<sup>er</sup> juillet 1986 ; enfin, aux dernières nouvelles, au cours d'une vente<sup>20</sup> qui a eu lieu cette fois-ci outre-Atlantique, à New York, en 2011. Grâce aux descriptifs présents dans les catalogues, aux indications données par Flaubert dans sa correspondance et au travail mené sur les citations extraites des notes de lecture qui se trouvent recopiées sur des pages préparées pour le second volume de *Bouvard et Pécuchet*, la liste des ouvrages vraisemblablement pris en note par Flaubert dans ce dossier gros de 113 pages a pu être reconstituée<sup>21</sup>. Or elle comporte un grand nombre de livres portant partiellement sur la Révolution française, comme les *Histoire de France* d'Anquetil, de Louis Blanc, de Genoude, de Michelet ou de Montgaillard, et, plus précisément encore, des *Histoire de la Révolution française* par Buchez et Roux, Poujoulat, Prudhomme ou Thiers.

La remarquable aptitude de Flaubert à identifier les traits saillants et les récurrences concernant Mirabeau ou d'autres hommes politiques de cette époque troublée repose sur cette somme de lectures et ces intenses recherches documentaires. Ainsi, sans qu'on puisse – pour les susdites

raisons – convoquer la totalité des textes pris en note qui mentionnent la trahison de Mirabeau, on peut au moins citer cet extrait d'un ouvrage d'Hypolyte Castille, consigné par Flaubert dans le dossier « République de 1848 ».



### Thiers à propos de Mirabeau

D'APRÈS CASTILLE  
VOL. 4 FOLIO 201  
RECTO

© BM ROUEN  
MS G226

L'auteur y dénonce la corruption du tribun en pointant la stratégie de légitimation utilisée par Thiers à son égard, lui qui « appelle les cinquante mille fr[ancs] par mois donnés par la cour à Mirabeau “un traitement assez considérable” », certes, continue toutefois en s'interrogeant : « – Mais était-ce là se vendre ? »<sup>22</sup>. La remise en cause par Deslauriers de la « vénalité de Talleyrand et de Mirabeau » repose entre autres choses sur l'expression de telles relativisations contemporaines. Elles fondent la vraisemblance et la pertinence de leur utilisation dans la fiction flaubertienne.

## Un Mirabeau intime

Cependant, si le dossier « Histoire » fait cruellement défaut pour reconstituer l'image complète de Mirabeau dans la documentation flaubertienne, on dispose depuis très récemment d'un tout petit dossier, ou plus exactement de trois pages de notes de lecture, isolées, qui permettent de jeter un jour nouveau sur la connaissance qu'avait l'écrivain du tribun et sur l'intérêt qu'il lui portait. Ces notes concernent l'édition – procurée par le « citoyen français » Louis-Pierre Manuel en 1792 – des lettres que Mirabeau a adressées à son amante Sophie de Monnier. Elles ont été écrites pendant les années 1777 à 1780 dans le donjon de Vincennes où Mirabeau était enfermé.

22 BM de Rouen, g226 (4) f° 201, [https://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226\\_4\\_f\\_201\\_r\\_\\_\\_\\_-trn](https://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_4_f_201_r____-trn). Le passage se trouve dans *Les hommes et les mœurs en France sous le règne de Louis-Philippe* (P. Hanneton, 1853, p. 80, <https://books.google.fr/books?id=cMJBAAAAcAAJ&pg=PA80>).

16 Voir *Les dossiers documentaires de Bouvard et Pécuchet*. Édition intégrale balisée en XML-TEI et accompagnée d'un outil de production de « seconds volumes » possibles, sous la dir. de Stéphanie Dord-Crouslé, 2012-..., <https://www.dossiers-flaubert.fr>, ISSN 2495-9979.

17 Ce dossier, coté NAF 28825, a longtemps été la propriété de la Société des manuscrits des assureurs français (SMAF) avant d'être acheté par la BnF (voir la notice dans le catalogue de la BnF, <https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc100523k>).

18 Vente Franklin-Grout, Drouot, novembre 1931, n° 142 : « Une chemise avec le titre *Histoire* de la main de Flaubert, contenant 118 pages et fragments, avec 5 pages donnant la liste des ouvrages étudiés. / Format 38 × 25. »

19 Vente Drouot, 1<sup>er</sup> juillet 1986, n° 89 : « Gustave Flaubert. Manuscrit autographe, HISTOIRE ; 118 pages in-fol. Dans une chemise portant le titre *Histoire* de la main de Flaubert. [...] »

20 Lion Heart Autographs, New York, Collection Flaubert, 2011, n° 8 : « *Histoire*. 113 pp. \$325.000 ».

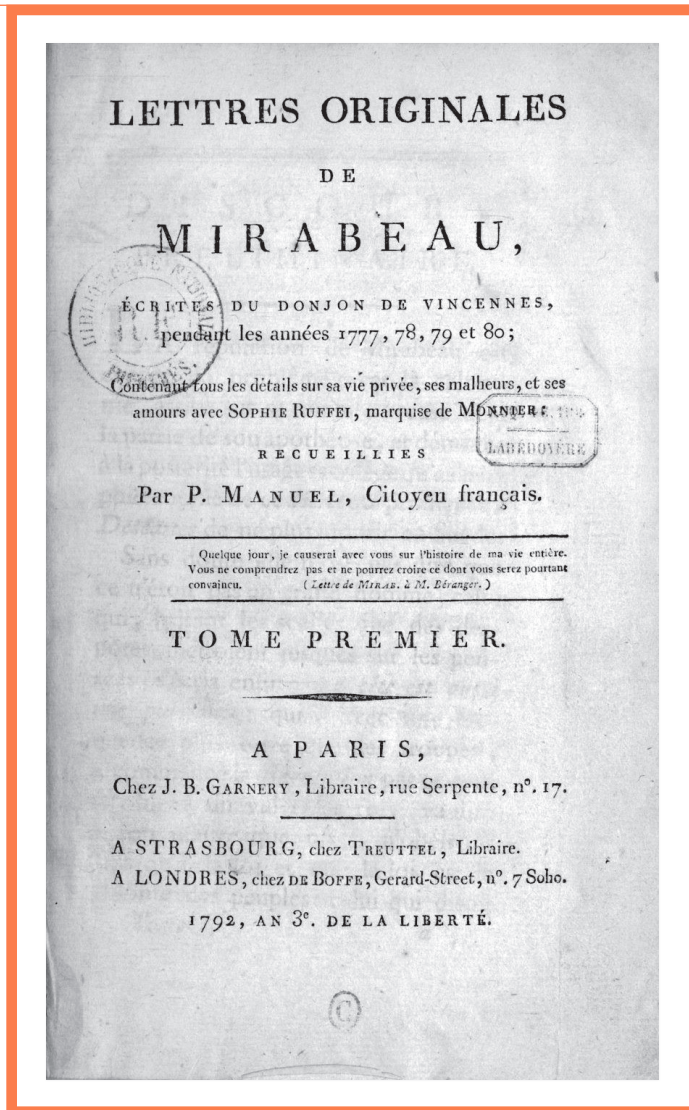
21 Voir sur le site du Centre Flaubert l'« Inventaire des pièces du dossier de genèse de *Bouvard et Pécuchet* » et, en particulier, la « Reconstitution conjecturale de la liste des titres pris en notes dans le dossier “Histoire” » (Stéphanie Dord-Crouslé, 2013-2019, [https://flaubert.univ-rouen.fr/ressources/bp\\_sphere\\_inventaire.php](https://flaubert.univ-rouen.fr/ressources/bp_sphere_inventaire.php)), ainsi que les mises à jour disponibles sur le carnet de recherche « Le projet BOUVARD & ses suites », <https://flaubert.hypotheses.org/>.

**Lettres originales  
de Mirabeau**

ÉCRITES DU DONJON  
DE VINCENNES, PENDANT  
LES ANNÉES 1777, 78, 79 ET  
80; CONTENANT TOUS LES  
DÉTAILS SUR SA VIE PRIVÉE,  
SES MALHEURS ET SES  
AMOURS AVEC SOPHIE RUFFEI,  
MARQUISE DE MONNIER  
RECUEILLIES PAR P. MANUEL,  
CITOYEN FRANÇAIS,  
PARIS, GARNERY, 1792.

COUVERTURE DU TOME  
PREMIER

© BNF

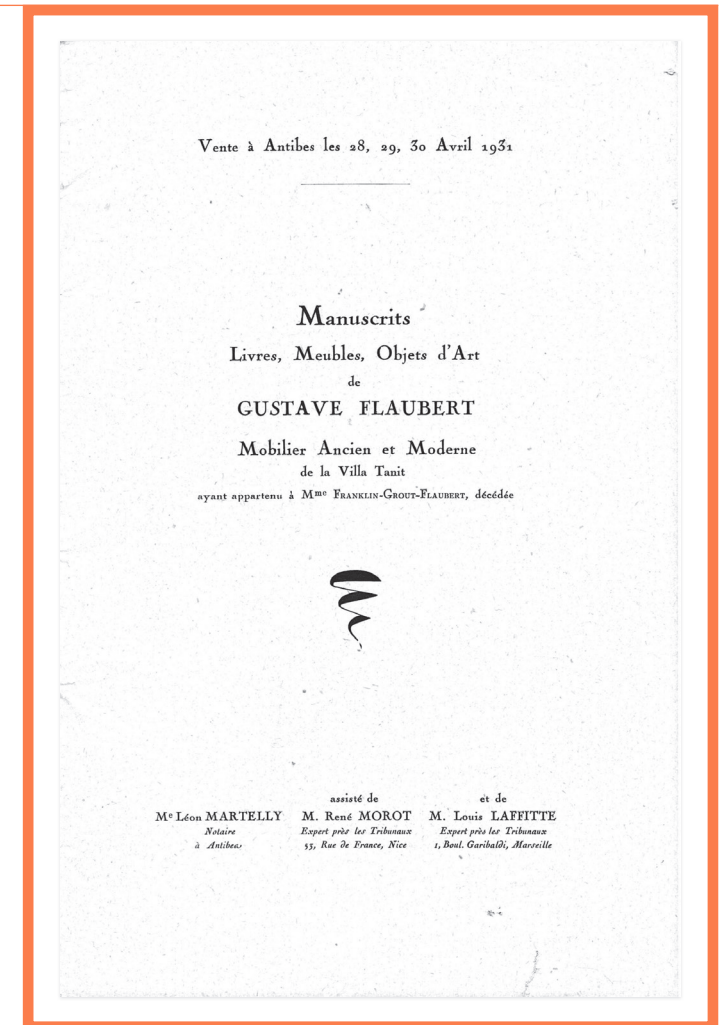


À l'heure actuelle, rien ne permet de savoir quand Flaubert a consulté cet ouvrage. Sa lecture n'est mentionnée ni dans la correspondance ni dans les listes du carnet n°15. L'écriture et la mise en page des notes inclinent cependant à penser qu'elles appartiennent à la maturité de l'écrivain. Ces deux feuillets n'ont pas été soustraits à un dossier plus important – pour autant qu'on puisse le savoir. En tous cas, ils constituaient à eux seuls le lot n° 47 de la vente Franklin Grout d'Antibes où ils apparaissaient sous le titre: «Lettres de Mirabeau à Sophie, étude et citations».

**Catalogue de la vente  
après-décès  
de Caroline Grout**

ANTIBES  
28-30 AVRIL 1931

© SITE GUSTAVE FLAUBERT



On ne sait pas ce que sont ensuite devenues les pages originales achetées 1380 francs<sup>23</sup> en avril 1931. Mais grâce à la générosité d'Yvan Leclerc qui en a découvert une photocopie dans les papiers laissés par Jean Bruneau, ces

<sup>23</sup> Gazette de l'hôtel Drouot, 40<sup>e</sup> année, n° 53, 7 mai 1931, p. 1.



pages sont maintenant librement accessibles<sup>24</sup> sur le site d'édition des dossiers documentaires de *Bouvard et Pécuchet*, lieu naturel de leur diffusion comme on le verra plus loin.

## Les dossiers de Bouvard et Pécuchet

NOTES DISPONIBLES EN LIGNE

© SITE DES DOSSIERS BOUVARDE ET PÉCUCHE



On peut d'abord être surpris de l'intérêt dont Flaubert a fait preuve pour un Mirabeau fort éloigné de sa stature de tribun. En effet, ces lettres datent d'une époque (1777-1780) significativement antérieure à celle qui fera sa renommée. Adressées à une amante, elles appartiennent à la sphère de la passion amoureuse et non à celle de l'expression politique. Enfin, relevant de la communication épistolaire sous contrainte<sup>25</sup> (les missives des amants sont évidemment soumises à la censure du responsable de la prison de Vincennes), elles sont aux antipodes de la rhétorique flamboyante déployée par le tribun face à une salle comble. C'est un Mirabeau fort différent qui se dessine sous les yeux du lecteur de ces *Lettres à Sophie* : un Mirabeau intime.

<sup>24</sup> Sa localisation actuelle étant inconnue, le dossier a été coté sur le site d'édition en ligne d'après sa dernière apparition publique (vente d'Antibes, lot n° 47), soit « Antibes, 047 », <https://www.dossiers-flaubert.fr/folios.php?view=thumbnails&viewf=patrimonial&volume=68.70>. Sauf mention contraire et pour faciliter la lecture, les citations des notes prises par Flaubert sont données ici en version normalisée. On trouvera sur le site d'édition l'image des trois pages manuscrites, leurs transcriptions diplomatique, normalisée et enrichie, ainsi que les liens de chaque fragment textuel vers l'ouvrage de Mirabeau dans l'édition consultée par Flaubert (voir pour le premier folio : [https://www.dossiers-flaubert.fr/cote-Antibes-047\\_f\\_001\\_r-ms](https://www.dossiers-flaubert.fr/cote-Antibes-047_f_001_r-ms)). Le corpus manuscrit étant particulièrement réduit et facilement interrogeable en ligne, on a choisi de ne pas mentionner à chaque fois la localisation exacte des notes relevées par Flaubert (f° 1 recto, f° 1 verso ou f° 2 recto).

<sup>25</sup> Voir par exemple Sophie Rothé, « La correspondance amoureuse sous contrainte : Gabriel de Mirabeau et Sophie de Monnier enfermés », *Récits de vie et pratiques de sociabilité (1680-1850)*, éd. Marie-Paule de Weerd-Pilorge et Malina Stefanovska, Classiques Garnier, Rencontres, 2021, p. 29-43.

Or cette situation d'amour par missives interposées est bien connue de Flaubert qui l'a longuement expérimentée avec Louise Colet. À la différence de Mirabeau et Sophie, cependant, l'éloignement spatial entre les deux amants était une contrainte finalement fort bien assumée – voire minutieusement organisée – par Flaubert lui-même : il appréciait de rencontrer Louise à Paris ou à Mantes de temps en temps seulement et n'en demandait sûrement pas plus. L'écrivain préférait sa tranquillité studieuse à la présence envahissante de sa maîtresse ; et il goûtait assurément l'échange épistolaire quotidien qu'il avait avec elle, fait d'intense commerce intellectuel et de désirs latents méthodiquement tenus à distance. On pourrait donc penser qu'il y a comme une reconnaissance à fondement biographique lorsque Flaubert termine sa prise de note par ce commentaire personnel particulièrement compréhensif : « Dès qu'il a sa liberté, la passion de Mirabeau me semble tomber tout à coup. Il dit à Sophie qu'ils ne pourront se voir davantage, qu'il faudra beaucoup de prudence<sup>26</sup>. » La manière dont Mirabeau conçoit la femme idéale consonne également avec certaines déclarations de Flaubert. L'aristocrate explique à son amante que leur enfant, la petite Gabrielle-Sophie, doit « monte[r] à cheval, manie[r] les armes. [...] Il faut qu'ainsi que toi, elle soit homme et paraisse femme<sup>27</sup> ». On retrouve ici quelque chose de l'étrange androgynie dont le romancier a toujours souhaité que Louise Colet fasse montre – quand il la « traite comme un homme et non comme une femme » : « Je voudrais enfin qu'hermaphrodite nouveau tu me donnasses avec ton corps toutes les joies de la chair et avec ton esprit toutes celles de l'âme<sup>28</sup>. »

Justement, cette présence charnelle polymorphe est particulièrement envahissante dans les notes que Flaubert a relevées. Mirabeau y apparaît d'abord comme un corps qui s'étudie et s'analyse dans ses manifestations physiques les plus diverses. Ainsi, la première citation recopiée par l'écrivain concerne la réaction physiologique de l'amant à l'attente de la lettre de l'amante : « Mon cœur se serre et se gonfle alternativement au point qu'il semble vouloir éclater ou s'élaner hors de moi. Cela est précédé d'un froid glaçant qui aussi vite que la pensée se porte d'une extrémité du corps à l'autre et me comprime le cerveau jusqu'à m'hébéter. Si les larmes ne venaient pas, je crois que j'expirerais<sup>29</sup>. » On remarquera à ce propos le lapsus commis par Flaubert qui écrit « lettres » à la place de « larmes » : il interrompt de ce fait, en indiquant à tort l'arrivée d'un courrier vainement attendu, la réaction en chaîne des émotions qui se poursuit en réalité chez Mirabeau par la survenue salvatrice des larmes.

<sup>26</sup> *Lettres à Sophie*, éd. P. Manuel, Garnery, 1792 [« 1792, an 3<sup>e</sup> de la liberté », et non « 1792, an 4<sup>e</sup> de la liberté » qui n'a pas la même pagination], t. 4, p. 280-281.

<sup>27</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 104.

<sup>28</sup> Lettre du 28 septembre 1846, *Corr.*, t. I, p. 366-367. Voir aussi : « J'ai toujours essayé (mais il me semble que j'échoue) de faire de toi un hermaphrodite sublime. Je te veux homme jusqu'à la hauteur du ventre (en descendant) » (lettre à la même du 12 avril 1854, *Corr.*, t. II, p. 548).

<sup>29</sup> *Lettres à Sophie*, éd. citée, t. 1, p. 48.

Lettres originales de Mirabeau à Sophie.  
Édition par Manuel. 1799.

« mon cœur se serre & se gonfle alternativement au point qu'il semble vouloir éclater ou s'élancer hors de moi. Cela est précédé d'un froid glaçant qui aussi vite que la pensée se porte d'une extrémité du corps à l'autre & me comprime le cerveau jusqu'à m'hébéter. Si les lettres ne venaient pas, je crois que j'expirerais »

Lapsus pour « larmes »

« mon cœur se serre & se gonfle alternativement au point qu'il semble vouloir éclater ou s'élancer hors de moi. Cela est précédé d'un froid glaçant qui aussi vite que la pensée se porte d'une extrémité du corps à l'autre & me comprime le cerveau jusqu'à m'hébéter. Si les lettres ne venaient pas, je crois que j'expirerais »

(t 1<sup>er</sup>. p 48)

À l'écoute de son propre corps dont il s'applique à modérer les manifestations dans la colère<sup>30</sup>, Mirabeau est également attentif à celui de son amante – et d'abord à son cœur dans l'acception la plus organique du terme : « Dis donc à ton médecin que la contraction naturelle de ton cœur est prodigieusement forte dans les paroxysmes de la douleur et les convulsions du plaisir de l'amour. Tu m'as quelquefois soulevé par un seul effort de ce muscle extraordinaire<sup>31</sup> », lui écrit-il. Cette surprenante confiance de Mirabeau est aussi relevée par le romancier parce qu'elle lui rappelle une notation similaire, déjà rencontrée dans les *Mémoires d'outre-tombe* où, effectivement, Chateaubriand « dit que son cœur repousse la table où il écrit<sup>32</sup> ».

L'intérêt de Mirabeau pour les manifestations corporelles, qui va jusqu'à faire la « peinture [...] d'un moribond<sup>33</sup> » – peinture que Flaubert qualifie d'« exacte », trouve évidemment son terrain d'élection dans le domaine amoureux. Il s'agit d'abord, alors que les deux amants sont séparés et ne peuvent se toucher, de se procurer l'illusion d'une proximité physique : « Lorsque je me couche je ne manque pas de te faire ta place ; je me pousse tout près du mur et

laisse un grand vuide dans mon petit lit<sup>34</sup> », écrit Mirabeau à Sophie. Plus loin, Flaubert relève un autre expédient évoqué par le tribun. Il est employé par la comtesse d'Harcourt qui « ayant perdu son mari en 1769, fit faire sa statue en cire, l'habilla de la robe de chambre dont il se servait et l'a fait placer dans un fauteuil près du lit où elle a coutume de coucher<sup>35</sup> ». Dans l'absence, qu'elle soit temporaire ou définitive, il s'agit donc bien toujours de recréer la présence illusoire de l'autre et de s'en approcher au plus près, jusqu'à toucher cette chimère, voire se l'incorporer. C'est ce qu'expérimente un jour Mirabeau avec une lettre de Sophie « qu'il lui fallait rendre », comme le précise Flaubert : « je ne puis pas même la brûler et en avaler les cendres. Mais je l'ai lue cent fois, je l'ai respirée, je l'ai pompée ; elle est gravée dans mon cœur en traits de feu, de feu inextinguible, immortel comme mon amour<sup>36</sup> ». Substitut du corps de l'amante, la lettre aurait dû, idéalement, s'unir au corps de l'amant, se fondre et disparaître en lui dans une union sexuelle fantasmée.

On se souvient que sont traditionnellement attribuées à Mirabeau quelques publications licencieuses, qu'il a connu Sade en prison et qu'à « l'hospice général de Rouen », d'après une lettre de Flaubert aux Goncourt, il y avait « un idiot que l'on appelait Mirabeau, et qui, pour *un café*, enfilait les femmes mortes sur la table d'amphithéâtre<sup>37</sup> ». Effectivement, les considérations érotiques ne manquent pas dans les quatre tomes de *Lettres* éditées par Manuel, et Flaubert en a retenu quelques-unes, mais moins peut-être que ce qu'avait dû espérer l'acheteur anonyme du lot 47 lors de la vente de 1931<sup>38</sup>. En tous cas, le romancier s'est arrêté sur plusieurs passages dont la sensualité a pu l'émouvoir, par exemple : « Ta langue, ta langue parfumée quand elle erre sur mes lèvres me trouble mille fois plus que je ne le fus jamais par le dernier degré du plaisir dans les bras d'une autre femme<sup>39</sup>. » Et puis, il y a ce « fragment cynique d'une lettre de Dupont à Mirabeau », comme l'explique Flaubert, que le comte recopie à destination de Sophie et dont l'écrivain sélectionne une formule qui a dû lui paraître originale (« Tu te noieras dans ton sperme inconsidéré ») et une référence, vraisemblablement parce qu'il ne la connaît pas et qu'il se propose d'en chercher la source, comme l'indique la présence d'un point d'interrogation : « Il lui conseille la masturbation d'après le précepte recommandé par les vers de Pavillon<sup>40</sup>. »

30 « Je ne crie jamais dans la colère. Je renverserais un mur, je mordrais des boulets rouges, mais je ne crie point. Au reste, ces convulsions violentes dont aucun homme sensible ne s'est jamais totalement préservé sont très rares en moi et me font un très grand mal » (*ibid.*, t. 3, p. 450).

31 Voir *ibid.*, t. 2, p. 371-372.

32 Il s'agit du moment où Chateaubriand se trouve forcé d'interrompre sa narration alors qu'il évoque son arrivée à Combourg : « Enfin, nous découvrimos une vallée au fond de laquelle s'élevait, non loin d'un étang, la flèche de l'église d'une bourgade. À l'extrémité occidentale de cette bourgade, les tours d'un château féodal montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant. / J'ai été obligé de m'arrêter : mon cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude : et pourtant, que sont-ils pour le reste du monde ? » (*Mémoires d'outre-tombe*, éd. citée, t. 1, p. 43).

33 Voir *Lettres à Sophie*, éd. citée, t. 4, p. 28. Cette peinture « exacte » d'un moribond fait bien sûr songer à l'agonie d'Emma ou à la fin d'*Un cœur simple*.

34 Voir *ibid.*, t. 1, p. 120.

35 Voir *ibid.*, t. 4, p. 236.

36 Voir *ibid.*, t. 2, p. 306.

37 Lettre du 8 juillet 1861, *Corr.*, t. III, p. 162. Flaubert poursuivait d'ailleurs en ces termes : « Il est vrai que Mirabeau était faible et ne mérite pas tant d'honneur. Car un jour il a calé bassement devant une femme guillotinée. » Ce à quoi Jules de Goncourt répondit le 16 juillet : « Mirabeau me paraît un homme à principes. Mais que voulez-vous ? tous les Mirabeau s'arrêtent à moitié chemin : c'est dans leur nom » – calembour onomastique (Mi-rabeau) qui dut beaucoup plaire à Flaubert.

38 Comment expliquer autrement, en effet, le montant élevé atteint par ces deux seuls feuillets (1 380 francs), alors qu'un dossier de notes gros de 115 feuillets – « Littérature – esthétique » – ne dépassa pas les 2 070 francs lors de cette même vente ?

39 Voir *Lettres à Sophie*, éd. citée, t. 1, p. 64-65.

40 Voir *ibid.*, t. 4, p. 293. L'identification de ces « vers de Pavillon » reste à faire.

## Complexité des usages de Mirabeau en contexte flaubertien

Cette présence affirmée du corps dans toutes ses dimensions explique peut-être que Flaubert ait mené à bien la lecture de quatre volumes dont l'écriture à forts relents rousseauistes n'avait à priori pas beaucoup de raisons de lui plaire. Derrière le discours amoureux, on distingue toujours le corps du futur tribun, massif, à la voix puissante, dont la parole agira magnétiquement sur les foules<sup>41</sup> et qui, à certains moments, expérimente déjà, dans la communication épistolaire et donc à distance, les différentes facettes de ce pouvoir<sup>42</sup>. Flaubert sent poindre le tribun, celui dont la parole, orientée, exercera à elle seule une action. Pourtant, en 1846, le futur écrivain confiait à Louise Colet qu'il « aurai[t] mieux aimé être Talma que Mirabeau parce qu'il a vécu dans une sphère de beauté plus pure<sup>43</sup> ». Il paraît ici prendre l'exact contrepied de son maître Victor Hugo pour qui, au contraire, « dans tout orateur, il y a deux choses, un penseur et un comédien. Le penseur reste, le comédien s'en va avec l'homme. Talma meurt tout entier, Mirabeau à demi<sup>44</sup> ». Mais l'opposition n'est que de façade. Si l'art permettait à Talma d'accéder au beau, il est certain qu'il ne reste rien aujourd'hui de son jeu. En revanche, si l'on a perdu la gestuelle du tribun, il nous reste la retranscription de ses discours et, ici, le texte de ses lettres qui comportent des passages avec lesquelles Flaubert est en complet accord.

Il en va ainsi de cette vigoureuse et longue « diatribe contre le bon sens » que l'écrivain recopie avec application dans ses notes :

Le bon sens n'est précisément que l'absence de toute passion ou l'absolue nullité. Si cette privation entière de toute sensibilité procure quelques avantages personnels il n'en est pas moins vrai qu'elle fait et fera à jamais des hommes autant de fardeaux à peu près inutiles à la société et bons tout au plus à croupir dans la fange de la servitude. Sois bien sûre, mon adorable Fanfan, quand tu entendras dire que le bon sens vaut mieux que l'esprit et que le génie, que l'homme qui parle ainsi est un sot ou un envieux plein d'orgueil, qui insinue modestement qu'il a au fond plus d'esprit que les hommes les plus illustres de tous les siècles<sup>45</sup>.

<sup>41</sup> Voir Philippe Dufour, *La pensée romanesque du langage*, Seuil, « Poétique », 2004 ; en particulier : « Distance publique : les assemblées », p. 84-91.

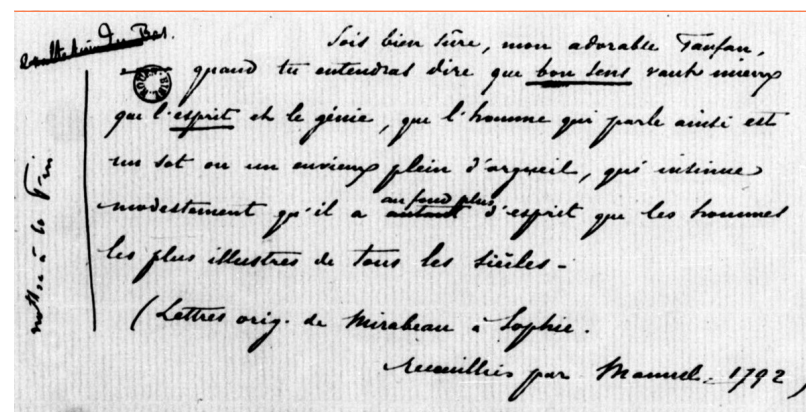
<sup>42</sup> Sainte-Beuve souligne combien « cette correspondance n'est qu'un déversoir à toutes les pensées et à toutes les études qui [...] occupent » Mirabeau : souvent, « c'est l'écrivain, c'est l'orateur, et non plus l'amant, qui s'adresse ici à cet auditoire absent et idéal que son imagination ne perd jamais de vue » (*Causeries du lundi*, éd. cit., t. IV, p. 35).

<sup>43</sup> Lettre du 6 ou 7 août 1846, *Corr.*, t. I, p. 278. Cette proximité entre l'orateur et l'acteur sera reprise dans le personnage de Delmar dont la biographie, « vendue dans les entractes », le dépeint « sous les couleurs d'un saint Vincent de Paul mélangé de Brutus et de Mirabeau » (*L'Éducation sentimentale*, éd. citée, p. 254).

<sup>44</sup> Hugo, « Sur Mirabeau », *Littérature et philosophie mêlées*, éd. citée, p. 215.

<sup>45</sup> Voir *Lettres à Sophie*, éd. citée, t. 2, p. 313-314.

Or dans la marge du manuscrit, en face de cet extrait, Laporte, l'ami qui servait à Flaubert de secrétaire pendant la rédaction de *Bouvard et Pécuchet* et qui l'a particulièrement aidé dans la préparation du second volume resté inachevé, a ajouté une annotation. Cette mention, composée du mot vedette « Bon sens » et de l'indication de régie « à copier », confirme sans nul doute que ces notes ont été relues dans la perspective de rassembler des matériaux destinés à la composition de ce second volume. On retrouve d'ailleurs, sur l'une des pages préparées dans ce but, une partie de cet extrait, recopiée par Laporte et collée par Flaubert sur un folio<sup>46</sup> intitulé « Exaltation du bas ». L'écrivain a ajouté en marge une nouvelle note de régie spécialement intéressante : « Mettre à la fin ». Flaubert semble donc avoir reconnu à cet extrait de Mirabeau une valeur de dévoilement remarquable puisqu'il lui aurait confié la lourde tâche de clore, sinon le second volume, du moins la section « Exaltation du Bas » – au moins dans l'une des configurations successives auxquelles il a pu songer.



La situation d'énonciation est cependant inhabituelle. Les autres citations qui figurent sur cette page expriment toutes des jugements que Flaubert récuse – ainsi lorsque Joseph de Maistre affirme : « Toutes les fois qu'elle (*la raison*) se trouve opposée au sens *commun*, nous devons la repousser comme une empoisonneuse<sup>47</sup>. » Au contraire, la citation de Mirabeau formule l'exacte opinion de Flaubert, ce qui n'est que très rarement le cas dans le reste des pages connues préparées pour le second volume. Pour autant, Mirabeau est loin d'être la « boussole » de l'écrivain : il est attaqué à plusieurs reprises dans les dossiers recueillis à la bibliothèque de Rouen, par exemple dans la section « Critique »,

<sup>46</sup> BM de Rouen, g226 (1) f° 93, [http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226\\_1\\_f\\_093\\_r\\_\\_\\_\\_trn](http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_1_f_093_r____trn).

<sup>47</sup> Voir *Les Soirées de Saint-Petersbourg, ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence, suivies d'un Traité sur les sacrifices*, 6<sup>e</sup> éd., Lyon et Paris, J. B. Pélagaud et Veuve Poussielgue-Rusand, 1850, t. 1, p. 247, <https://books.google.fr/books?id=KI87AAAAAAJ&pg=PA247>. L'ouvrage a été lu par Flaubert en janvier 1873.

pour le jugement très défavorable qu'il a émis à propos du *Mariage de Figaro*. Il a en effet accusé la pièce «de déchirer, d'insulter, d'outrager tous les ordres de l'État, toutes les lois, toutes les règles<sup>48</sup>!», comme le rapporte l'essayiste Louis de Loménie<sup>49</sup> dont Flaubert a lu et pris en note l'ouvrage en octobre 1873.

L'inachèvement de *Bouvard et Pécuchet* interdit de savoir si Flaubert aurait effectivement conservé le montage retors envisagé dans cette page : auraient alors voisiné des exemples d'inepties et l'explication du mécanisme psychologique sur lesquelles elles reposent, dans une formulation appartenant à un auteur épinglé par ailleurs. Effaçant tous les repères, l'écrivain aurait alors peut-être atteint l'idéal qu'il s'était fixé dès 1850 en ébauchant les contours d'une préface à son *Dictionnaire des idées reçues* :

Ce livre *complètement* fait et précédé d'une bonne préface où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention générale, et arrangée de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange, et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité<sup>50</sup>.



<sup>48</sup> BM de Rouen, g226 (3) f° 80, [https://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226\\_3\\_f\\_080\\_r\\_\\_\\_\\_trn](https://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_080_r____trn).

<sup>49</sup> *Beaumarchais et son temps*, Michel-Lévy frères, 1856, t. 2, p. 243, <https://books.google.fr/books?id=fUMDAAAAYAAJ&pg=PA243>.

<sup>50</sup> Lettre à Louis Bouilhet, 4 septembre 1850, *Corr.*, t. I, p. 678-679.

## « Pourquoi la politique ? » Flaubert lecteur de Victor Hugo en exil à Jersey

JEAN-MARC HOVASSE

PROFESSEUR  
SORBONNE UNIVERSITÉ

Le 21 mai 1853, Gustave Flaubert, dans une lettre à Louise Colet, commence une apologie de Victor Hugo par cette interrogation (rhétorique) : « Mais sais-tu qu'il se dessine comme un très bon homme, le père Hugo ? » La fin du paragraphe se charge cependant d'apporter la contradiction en ces termes : « Pourquoi a-t-il affiché parfois une morale si bête et qui l'a tant rétréci ? Pourquoi la politique ? Pourquoi l'Académie ? Les idées reçues ! L'imitation, etc.<sup>1</sup> » Or, à regarder de près le corpus important des lettres de ces années-là, cette double détente paraît être une marque caractéristique du rapport de Flaubert à Hugo. Il pourrait sembler étrange de limiter cette enquête autour de Flaubert et de la politique aux seules années de Jersey (1852-1855), tant le rapport entre les deux auteurs les déborde, en amont comme en aval. Elles sont pourtant centrales et décisives : le rapport de Flaubert à Victor Hugo semble s'y fixer, sinon s'y figer, sur un mode qui ne changera plus guère à l'avenir. Du côté de Victor Hugo, ces années sont marquées par les écrits politiques au sens large, autour des deux grands monuments que sont *Napoléon le Petit*, écrit et publié à Bruxelles, mais sorti pendant l'été de 1852 quand il s'était déjà installé à Jersey, et *Châtiments*, publié à la fin de l'année 1853. Ces années sont aussi marquées par la naissance d'un lien biographique et épistolaire fort entre Gustave Flaubert et Victor Hugo grâce à Louise Colet. Il disparaîtra, ou du moins changera complètement de nature, après la rupture entre Flaubert et Louise Colet (1854, 1855 au plus tard).

Dans les premiers mois de son premier exil, Victor Hugo est à Bruxelles, tandis que sa femme est restée à Paris avec leur fille Adèle. Il commence le récit du coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, qui deviendra bien plus tard *Histoire d'un crime*. Mais comme son volume ne cesse d'augmenter par apports d'éléments nouveaux, il s'interrompt vers la fin du mois de mai pour passer au pamphlet, le futur *Napoléon le Petit*. Sans être au courant de ces ramifications

<sup>1</sup> Lettre à Louise Colet, 21 mai 1853, *Corr.*, t. II, 1980, p. 330.